Montréal Campus
7 octobre 1998

Entrevue avec l'artiste Nikolaï Kupriakov

Révolution russe

Nikolaï Kupriakov a des mots plein la tête et ses toiles surréalistes, chargées d'images qui choquent, en disent long sur sa vision critique de la société. Cet artiste d'origine russe, établi au Québec depuis sept ans, fait scandale et sensation.

NOÉMI MERCIER

Les rayons matinaux du soleil baignent l'appartement de Nikolaï Kupriakov. Le calme règne. Accrochées aux murs blancs, ses peintures flamboyantes et sensuelles d'univers cauchemardesques, peuplées de personnages envoûtants et de créatures lubriques, réchauffent le décor sobre. Sur la petite terrasse arrière, paisible sous les feuillus, un chevalet soutient une toile inachevée. «J'aime peindre ici l'été», confie-t-il. Volubile, exalté et fier, il sourit lorsqu'il parle de ses toiles, sans hausser la voix, décrivant de ses mains les mouvements du pinceau.

Natif de Russie, Nikolaï Kupriakov a étudié les arts visuels et l'architecture avant d'immigrer au Québec en 1991. «Ma famille a eu des problèmes avec le KGB. J'étais complètement convaincu que c'était fini pour moi en Russie. J'ai choisi le Canada simplement parce que le seul avion disponible partait pour le Canada, raconte-t-il. Mais je suis très content parce qu'ici je peux travailler et parler ouvertement.» En plus d'exposer en groupe et en solo, l'artiste de 35 ans a participé à plusieurs soirées de peinture en direct au Café Campus, réalisé quelques projets architecturaux, débuté comme scénographe pour un spectacle du Théâtre Biscuit et conçu la pochette du dernier album de Groovy Aardvark.

Censuré

Par le biais du matériel graphique, parfois violent, où il combine nudité, sexe et sang, Nikolaï Kupriakov aborde des sujets d'actualité, comme la brutalité policière, le référendum, la toxicomanie et le sort des enfants victimes de la guerre. «C'est mon but de déranger et de provoquer le public. Il y aura toujours des gens qui vont s'y opposer, qui n'ont pas l'éducation suffisante pour réfléchir, pour apprécier l'art. Mais il ne faut pas avoir peur de ce petit pourcentage. En plus, on fait bien en dérangeant ce genre de public», plaide-t-il. Il se défend toutefois d'être à la recherche du sensationnel. «Je ne calcule pas si je devrais ou non utiliser des images choquantes. Je travaille avec un thème et je trouve le moyen le plus efficace de l'exploiter.»

Tous ne partagent pas cet avis. À l'été 1996, la direction du Complexe Desjardins retirait deux toiles du peintre à l'occasion d'une exposition collective dans le hall principal. L'une des toiles censurées, *Vers la liberté*, inspirée de l'affaire Richard Barnabé, montre le cadavre ensanglanté d'un homme gisant aux pieds d'un policier à tête de chien. À l'automne 1997, le même scénario s'est reproduit. Lorsque l'exposition itinérante *Pluralité 97-98* s'est arrêtée à Drummondville, le directeur de la galerie-hôtesse a refusé d'accrocher *L'immaculée conception*, qui montre une femme nue, les jambes ouvertes, en train de se masturber.

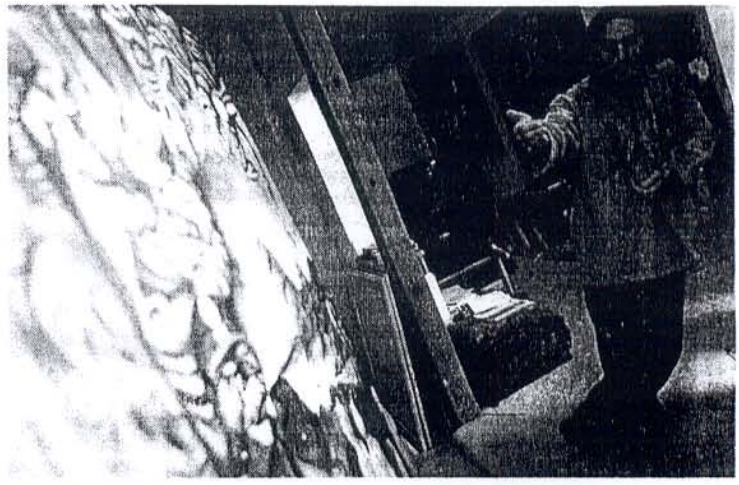


PHOTO: PATRICK SANFAÇON

Par le biais du matériel graphique, parfois violent, où il combine nudité, sexe et sang, le peintre Nikolaï Kupriakov aborde des sujets d'actualité.

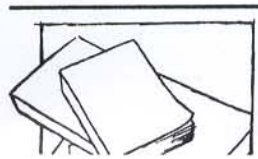
Révolté et enragé à l'époque, le peintre se rappelle aujourd'hui ces événements avec cynisme et ironie. «Cette expérience m'a renforcé, révèle-t-il. Elle m'a donné encore plus de munitions pour critiquer la société. Moi, je suis complètement libre! Ceux qui censurent les toiles sont de vrais fonctionnaires. Ils veulent rester politiquement corrects, confortables dans leur petit siège, sans être dérangés. Je les trouve ridicules et malhonnêtes. Je me fous de leurs petits problèmes, de leur petit travail bien payant», raille-t-il.

Le circuit des galeries subventionnées est selon lui «une mafia artistique» inaccessible.

Publicité trompeuse

Malgré la controverse suscitée par ses œuvres, Nikolaï Kupriakov affirme ne pas avoir profité de la couverture médiatique dont il a fait l'objet. «Je ne fais pas plus d'expositions qu'avant, constate-t-il. Au contraire, ça m'a donné la réputation de faire de la peinture dérangeante.» Même s'il exposera en duo avec un ami dans une galerie de la métropole au mois de novembre, il reste sévère à l'endroit de ce milieu. «Tout ce que les directeurs de galeries commerciales veulent, c'est vendre. Ils se contrefichent de l'art. Ils n'exposeront pas une toile qui risque de choquer ne serait-ce qu'un visiteur.» Il en profite pour écorcher au passage le circuit des galeries subventionnées, «une mafia artistique» qu'il juge tout aussi inaccessible. «Je ne peux pas y exposer non plus parce que je ne fais pas d'installation... Je ne colle pas de vieux bas sur mes toiles! Le département des arts plastiques de l'UQAM est au centre de ce nouvel académisme qui, sous prétexte que les artistes qui font des installations ne vendent pas, essaie de tuer la peinture et la sculpture. Mais nous ne vendons pas non plus!» dénonce-t-il, l'air dépassé.

Fermement décidé à élever son pinceau contre l'injustice, l'intolérance et l'indifférence, Nikolaï Kupriakov tient à sa liberté d'expression nouvellement acquise et ne songe pas à retourner dans son pays. «Je ne veux plus rien savoir de la Russie, surtout avec le carnaval de stupidités qui se passe là-bas. Avec mon sens critique, il me serait impossible d'y travailler.» Depuis la première censure d'un de ses tableaux, en Union soviétique, il croit profondément en la responsabilité sociale de l'artiste. «Honnêtement, j'aurais assez de technique pour commencer à peindre des choses commerciales. Il n'y a rien de plus facile. Mais je suis convaincu que le rôle de l'artiste est de questionner le système.»



Vous avez quelques livres à perdre?